

# L'instruction des troupes de montagne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **72 (1927)**

Heft 9

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-341057>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## L'instruction des troupes de montagne.

« Les Alpes sont encore le seul terrain où l'on puisse aujourd'hui faire la guerre idéale, celle où le nombre est peu de chose, où la valeur est tout, »

(Capit. SIMON,  
des chasseurs alpins.)

La création, en 1910, de quatre brigades de montagne pourvues de leurs armes spéciales et de leurs services auxiliaires, a été saluée comme une mesure opportune par tous ceux qui ont une idée claire des exigences de notre défense nationale.

Dans son message à l'Assemblée fédérale, du 3 juin 1910, le Conseil fédéral exposait les motifs qui mettent au premier rang la préparation à la guerre de montagne : « Il y a là un devoir dont nous ne saurions nous affranchir. Il est plus qu'étonnant que le pays montagnard par excellence, la Suisse, ait été le dernier des Etats alpins à s'en rendre compte... On peut penser de la guerre de montagne ce qu'on voudra, ce n'en serait pas moins une folie de fermer les yeux à cette vérité qu'il nous est impossible de rayer les Alpes du théâtre de la guerre. La montagne sera toujours l'alliée du plus faible *s'il sait tirer parti d'elle*. Notre peuple a cette confiance qu'il tiendra tête dans ses montagnes à n'importe quel adversaire. Cette confiance, évitons de l'ébranler par le spectacle de troupes alpines étrangères mieux exercées et outillées que les nôtres. Au contraire, il faut la cheviller dans le cœur de nos hommes, la fortifier par tous les moyens. »

Ce sont là des arguments solides, fournis par une étude minutieuse de notre territoire alpestre, considéré pour lui-même et dans ses relations avec le reste du pays. Le colonel cdt de corps Sprecher de Bernegg, chef de l'E. M. G., secondé par les colonels Audeoud, Egli et Feyler, avait dirigé les études et les reconnaissances dans les régions alpestres, pendant de longues années. Il en avait recherché le fort et le faible du point de vue de la défense nationale, il les avait examinées à travers les

enseignements de l'histoire militaire, afin de dégager les exigences qui seraient imposées aux troupes obligées d'y manœuvrer, d'y subsister et d'y combattre.

Travail essentiellement pratique, basé sur le fait qu'en cas de guerre, la Suisse ne saurait abandonner plus d'un tiers de son sol à l'envahisseur. Nous avons l'obligation de défendre les Grisons, le Tessin, le Valais, les Alpes vaudoises, la Suisse centrale, l'Oberland bernois, la Gruyère, territoires exclusivement alpestres. C'est pourquoi, la préparation à la guerre de montagne est une impérieuse nécessité pour nous.

De grands hommes de guerre, Xénophon, César, le duc de Rohan, Catinat, Vauban, Berwick, de Bourcet, Conti, Lecourbe, Masséna, Napoléon, Jomini, Clausewitz, Lecomte, ont étudié la montagne au point de vue militaire. Tous sont arrivés aux mêmes conclusions : les opérations en pays de montagnes, en raison même des difficultés du terrain, nécessitent des troupes spécialisées, vigoureuses, ardentes, entraînées, commandées par des chefs jeunes ou restés tels, aimant la montagne, prudents et audacieux à la fois.

Car, de toutes les guerres, celle qui a pour théâtre la montagne est la plus dure, mais aussi la plus grande productrice d'énergie. « Entre toutes, dit le commandant Bernard, des chasseurs alpins français, elle déprime les faibles, elle exalte les forts ».

La guerre mondiale a confirmé ces principes qui sont de tous les temps. Elle les a élargis, car, avant 1914, la haute montagne n'avait jamais été le théâtre d'opérations principales. On croyait impossible d'y faire stationner et vivre des armées. On se contentait d'utiliser les grands passages et leurs abords immédiats, en dehors desquels l'existence d'une armée ne se pouvait concevoir. Seuls de petits détachements se hasardaient en dehors des chemins battus. L'importance stratégique des routes alpestres : Gothard, Simplon, en était accrue.

La guerre mondiale a prouvé que des armées de millions d'hommes (Italiens et Austro-Hongrois) pouvaient combattre et subsister dans les régions des neiges éternelles, en toute saison et pendant plusieurs années.

Grâce aux perfectionnements des moyens techniques, les

exigences du ravitaillement (vivres et munitions) et les difficultés du transport en haute montagne, ont été vaincues dans la dernière guerre. On a construit des réseaux complets de routes jusqu'aux positions les plus élevées, des téléphéragés, des funiculaires qui amenaient, chaque jour, le ravitaillement dans les secteurs en apparence les plus inaccessibles. Dans les Dolomites, les Alpes carniques ou juliennes, les lieux habités sont beaucoup plus rares que dans les Alpes suisses, les communications plus difficiles, les ressources inexistantes. Chez nous, à altitude égale, il est beaucoup plus facile de faire vivre une armée.

Dans la *Revue militaire suisse* de septembre 1920, le colonel Lecomte remarquait très justement : « Au lieu de prendre pour modèles les Français et les Allemands d'août 1914, notre stratégie et notre tactique devraient s'inspirer de la défense autrichienne contre l'Italie. En renonçant d'emblée à la guerre de mouvement, les Autrichiens ont réussi, avec des moyens modestes, à arrêter l'envahisseur pendant une année entière, jusqu'au moment où les circonstances leur ont permis de déclencher l'offensive de 1916 (Trentin, Asiago). Celle-ci une fois enrayée, la même méthode a permis à l'Autriche-Hongrie de tenir jusqu'à l'offensive victorieuse d'octobre 1917 (Caporetto). Ne sont-ce pas là tactique et stratégie qui conviendraient à notre armée ? »

On peut tirer de la défense de l'Isonzo par les Autrichiens toutes sortes d'enseignements sur la résistance d'un secteur de montagne.

Entre le 25 mai et le 8 juin 1915, de faibles détachements ont arrêté la marche de la 3<sup>e</sup> armée italienne (duc d'Aoste ; VI<sup>e</sup>, VII<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> corps d'armée, corps de cavalerie du comte de Turin). Le bat. de landsturm 152 (major Wiesinger), avec un vieux canon sans attelage, se maintint au pont de Sagrado jusqu'au 3 juin. Un bataillon du 47<sup>e</sup> régiment défendit seul les hauteurs de Sabotino, tête de pont de Gorizia. La 1<sup>re</sup> brigade de montagne résista à Plava, la 2<sup>e</sup> sur le Carso, plusieurs jours, contre deux corps d'armée. Un faible rideau de quatre brigades de montagne, de quelques bataillons de Ist. et de douaniers suffit à immobiliser l'assaillant et à le forcer à se déployer.

Les derniers jours de mai, la 58<sup>e</sup> division arriva à Gorizia, et pendant le mois de juin, 5 divisions renforcèrent successivement le front. En juillet, la ligne de l'Isonzo était occupée par 4 corps d'armée. Ce furent ces troupes qui livrèrent les 12 batailles de l'Isonzo et empêchèrent les Italiens de s'emparer de Trieste.

L'exemple de la défense des Alpes par les Autrichiens, en 1915-18, démontre que la supériorité numérique n'est pas nécessairement l'élément principal de la victoire. La disproportion des forces en présence sur l'Isonzo, surtout au début, et la résistance des Autrichiens constituent un des plus extraordinaires faits d'armes de la guerre mondiale.

Le général Jomini et le général Dufour avaient tous deux compris l'importance des Alpes dans notre système défensif.

« De tous les pays entièrement montagneux, dit Jomini, la Suisse est incontestablement celui dont la défense tactique serait la plus aisée, ses milices étant animées d'un seul et même esprit. Grâce à l'appui de telles milices, une armée disciplinée et régulière pourrait tenir tête à des forces triples. » (Précis de l'art de la guerre. Vol. I. Ch. III.)

Et Dufour : « Aucun pays n'offre, au même degré, des ressources défensives à un peuple, faible par le nombre, mais fort par son énergie, contre un ennemi puissant qui tenterait de l'envahir. Il y a dans l'étude des événements qui s'y sont accomplis (1798-99), un sujet d'instruction et d'espérance précieux pour tout officier qui porte la Suisse dans son cœur et qui désire transmettre intact, à ses enfants, le précieux héritage qu'il a reçu de ses aïeux. » (La guerre en Suisse.)

Clausewitz, tout en estimant la montagne défavorable au défenseur, s'il s'agit d'une défense *décisive* du succès de laquelle dépend la possession ou la perte d'un pays entier, croit que « pour des tâches secondaires, la montagne renferme, de par sa nature, un principe de force, qu'elle est le véritable refuge du faible, c'est-à-dire de celui qui ne peut plus rechercher la décision dans le sens absolu du terme. » (Vom Kriege. 7<sup>e</sup> édit. Berlin 1912. Ch. XV.)

Cependant, Clausewitz affirme (page 426) : « Un massif montagneux, de par sa nature, offre des vues étendues sur

la plaine, tandis qu'il reste lui-même impénétrable et comme plongé dans une nuit profonde pour l'adversaire. La montagne est une source continuelle de difficultés insurmontables et de désavantages pour l'assaillant. Elle doit être considérée comme le boulevard des forces ennemies, et cela est encore plus vrai lorsque ce pays montagneux n'est pas simplement occupé par l'adversaire, mais qu'il lui appartient. »

Et Napoléon constate, lui aussi, que « dans les montagnes, celui qui attaque a du désavantage ».

La défense de la Suisse est donc singulièrement renforcée par les Alpes. Les avantages des pays de montagnes pour le défenseur ont été reconnus par tous les grands hommes de guerre, à condition que cette défensive ne soit pas passive. « Les pays de montagnes sont surtout favorables à la défensive, a dit Jomini, quand la guerre est vraiment nationale. » La guerre mondiale a magnifiquement démontré la force de résistance des fronts de montagne bien défendus. L'artillerie lourde et l'aviation sont sans effet contre le rocher ; les tanks, inoffensifs dans le chaos gigantesque des hautes chaînes.

Ces constatations devraient nous encourager à mettre tout en œuvre pour utiliser à fond les avantages que la nature nous offre généreusement. Nous affectons de les mépriser, nous prétendons nous affranchir de tous les enseignements de l'histoire.

L'immense espoir qui avait salué la naissance des brigades de montagne a été très vite déçu. Dès le début, il semble qu'on se soit ingénié, en haut lieu, à paralyser les effets de la nouvelle organisation. On garda les écoles de recrues d'infanterie aussi longtemps que possible à la plaine. Une période de vingt jours dans les Alpes, à la fin de l'école, devait suffire à leur entraînement spécial. C'était notoirement insuffisant et ceux qui avaient la responsabilité directe de cette instruction comprirent alors que notre fantassin de montagne avait à lutter contre le mauvais vouloir et l'incompréhension d'en haut.

Au bout de deux ans de ce système, on constata que cette demi-mesure avait, tout de même, donné le goût des hautes régions et un esprit qui n'était pas celui de « tout le monde » aux recrues de nos régiments de montagne. Il s'agissait de couper court à ces velléités particularistes. M. Lebureau s'en



chargea. Il décréta que dix jours de montagne étaient désormais suffisants pour former un alpin.

A ce propos, le colonel Feyler écrivait dans la *Revue militaire suisse* : « On a mal commencé l'instruction des troupes de montagne, mais on la continue plus mal encore. Comme l'esprit militaire ne remplace pas le souffle sur une pente de 40 % et que sept semaines de Plaines du Loup ou d'Allmend de Thoune ne sont qu'un médiocre entraînement à la marche sur chemin muletier ou sur les pistes des hauts pierriers, le service dit de montagne devra être maintenu très au-dessous de ses exigences... on prolonge le service de plaine de huit jours, en se berçant de cette naïve illusion que huit jours de plus de prés plats formeront des alpins ! »

En face de tant d'incompréhension, le colonel Feyler avait peine à contenir son indignation : « Ce qui fait l'alpin, c'est son bâton et les clous de ses souliers ! »

Certains détracteurs des troupes de montagne spécialisées soutiennent avec obstination que des exercices de détails à la plaine peuvent préparer une troupe au service en montagne, les principes tactiques étant partout les mêmes. Ils méconnaissent ainsi, dangereusement, l'influence du terrain des Alpes sur l'application de ces principes.

Toutes les autorités militaires du monde ont reconnu, dans tous les temps, que la marche, le combat et le stationnement sur terrain alpestre, ne pouvaient être appris que sur ce terrain-là, nulle part ailleurs.

Une campagne dans les Alpes demande du soldat une énergie peu commune, de l'initiative, des jarrets d'acier, des poumons à l'épreuve. Elle réclame de l'officier, en plus des qualités de réflexion, de conscience, de savoir exigées de tous les chefs, une santé particulièrement forte pour résister aux variations du climat. Il doit avoir le pied sûr, la tête solide, la passion et l'instinct de la montagne. Il est privé de bien des avantages matériels que peut s'accorder l'officier de la plaine. Il vit dans l'intimité de sa troupe. S'il est à la hauteur de sa tâche, son caractère, sa connaissance du métier en imposent à ses hommes. Son influence en est d'autant plus profonde. Son autorité s'accroît de ce qu'il partage avec ses hommes toutes les

privations du service. La troupe le suivra partout. Il dépendra de son attitude qu'un mauvais pas soit franchi. Il ne recherchera pas le danger, mais saura l'affronter quand il le faudra, sans hésitation, calme et maître de ses nerfs. Dans les Alpes, le danger peut surgir à chaque instant, à chaque pas.

Pour former un alpin, il faut un apprentissage sévère, dès les premiers jours de l'école de recrues, *surtout quand on ne dispose que de deux mois et demi*. Il faut vivre là-haut, par tous les temps, bivouaquer par les nuits glacées, s'orienter dans le brouillard, connaître le vent des sommets, les chutes de pierres et les avalanches, vaincre les arêtes de glace et les vires scabreuses, affronter les rudes grimpées, dans les pierriers, se contenter d'abris précaires et d'une nourriture quelquefois insuffisante. Tout cela, on ne l'apprend pas à Genève ou sur les Plaines du Loup.

Les Français mettent dix-huit mois à dresser leurs alpins, non pas à Paris ou au Havre, mais au cœur des Alpes, à Briançon, à Grenoble et dans les hautes vallées du Dauphiné. En Italie, les « Alpini » ne se rencontrent ni à Naples, ni à Venise, mais dans la Vallée d'Aoste, à Domo d'Ossola, à Chiavenna, dans la Valteline et les Dolomites. Ils y règnent en maîtres.

En Suisse, on a la prétention ou la naïveté de croire qu'une recrue de montagne sait son métier sans l'avoir jamais appris, — tout Suisse naît montagnard. Illusion dangereuse. Une forte proportion de nos hommes sont inaptes au service en montagne. Beaucoup d'officiers, excellents à la plaine, sont paralysés, privés de leurs moyens, entre 2000 et 4000 mètres. La solitude des régions désertiques les déprime au point de les rendre inutilisables. On voit des gens, par ailleurs solides et nullement poltrons, prendre le vertige sur une pente de gazon ou de neige un peu raide, et se coucher la face contre terre. Il y a, par contre, d'intrépides alpinistes qui sont de déplorables cavaliers.

Le soldat de montagne doit posséder des aptitudes spéciales qui ne sont ni celles du cavalier, ni celles de l'aviateur ni celles du fantassin de campagne.

Que dirions-nous d'un cavalier qui n'aurait jamais monté à cheval, d'un aviateur qui n'aurait jamais volé, d'un marin qui



n'aurait jamais navigué ? On aura beau les décorer d'insignes spéciaux, ce ne seront ni les éperons, ni les ailes brodées, ni l'ancre au col qui leur donneront les aptitudes et l'entraînement qui leur manquent.

En cousant sur la manche de certaines recrues « trois montagnes stylisées » on n'obtient pas des alpins, surtout après deux mois d'instruction à Plainpalais. Il faut trouver autre chose.

L'esprit de corps, le zèle, la joie de servir ne sont pas seulement entretenus et fortifiés par des raisons idéales, des principes d'éducation ou d'utilisation tactique, mais encore par des insignes spéciaux et des différences de tenue qui ont une influence considérable sur la valeur d'une troupe. L'histoire des guerres en fourmille d'exemples. La guerre mondiale a corroboré cette éclatante vérité.

Nos troupes de montagne portent sur le parement de la manche « trois montagnes » ou plutôt trois pyramides. Cet insigne, d'une navrante pauvreté d'imagination, n'évoque aucune idée alpestre. Ce sont de simples chevrons sans caractère particulier. Pourquoi n'avoir pas pensé aux fleurs qui symbolisent la montagne : l'edelweis, le rhododendron, la gentiane, l'orchis ? Le soldat, lui, y pense. Après les manœuvres de la br. mont. 3, en 1926, tout un bataillon est rentré avec des edelweis au bonnet de police ; manifestation probante d'un esprit de corps vivant et d'une idée juste de la valeur d'un insigne. (Voir *Revue militaire suisse* de Nov. 1926 : Comment remplacer les cocardes cantonales?)

Chaque brigade pourrait avoir sa fleur préférée et s'appeler, comme dans l'ancienne armée austro-hongroise : brigade edelweis, brigade alpenrose, etc. Les progrès techniques n'excluent pas toute psychologie.

Il serait aussi logique de voir des écoles de cavalerie à Zermatt ou à Grindelwald, que des recrues d'infanterie de montagne à Genève ou à Berne.

Pendant la guerre, le chef d'arme de l'infanterie arrivant, un jour, pour une inspection à Genève, se trouva, en sortant de la gare, en face d'une interminable « colonne par un » de conducteurs, de mitrailleurs et de mulets, qui s'étendait de Cornavin, le long de la rue du Mont-Blanc, jusqu'au quai des

Eaux-Vives par-dessus le pont. Le commandant d'école s'était ainsi donné le plaisir de démontrer le ridicule qu'il y a à instruire des troupes de montagne à Genève. Le Haut Chef, un peu interloqué, lui demanda des explications : « Mon colonel-commandant de corps, répondit l'instructeur, la rue du Mont-Blanc, qui porte le nom de la plus haute sommité de l'Europe, n'est-elle pas un lieu sacré pour des troupes de montagne ? »

La leçon n'a pas porté : l'aberration continue. Année après année, de nouvelles classes de recrues instruites en plaine ignorent les règles les plus élémentaires de leur service, s'en vont grossir les rangs des troupes qui ont pour mission principale de couvrir la frontière des Alpes.

\* \* \*

La mobilisation de 1914 et les longues périodes de service actif ont mis en évidence la valeur de nos brigades de montagne. Il a bien fallu les utiliser dans les secteurs prévus, conformément aux plans de l'état-major. Pendant des mois et des années, en toutes saisons, au Tessin, dans les Grisons, en Valais, sur les hauts passages de la frontière sud, ces troupes ont monté la garde, évolué, manœuvré dans les solitudes alpêtres et donné des preuves éclatantes de leur souplesse, de leur mobilité, de leur endurance. Elles sont devenues de vraies troupes alpines, elles ont recréé la tradition.

Mais, sitôt l'armée démobilisée, on en est revenu aux errements d'avant-guerre. Pour briser définitivement le bel esprit sportif et montagnard des troupes dites de montagne, il a été décrété que, dorénavant, il n'y aurait plus aucune différence entre un fantassin de montagne et un autre fusilier. C'est pourquoi, on rencontre à Lausanne des Valaisans du sixième régiment, à Genève des mitrailleurs de montagne et des mulets, à Berne, des Oberlandais du 17<sup>e</sup> et des Haut-Valaisans du 89. Désormais, le triangle noir que ces hommes portent sur leur manche doit leur tenir lieu d'instruction spéciale. La montagne n'est plus qu'une « supposition » pour eux.

Cependant, objectera-t-on, il y a les cours de répétition qui permettent de manœuvrer en montagne, avec des corps de troupes combinés ?

En 1926, la brigade de montagne 3 a manœuvré dans une des régions les plus accessibles des Alpes vaudoises (Gryon-Villars-Chamossaire), terrain facile, pas d'obstacles sérieux, altitude moyenne : 1500 mètres, temps magnifique. Dans ces conditions-là, l'épreuve n'était pas concluante. Toutes les brigades de l'armée de campagne auraient pu la subir avec le même succès sans préparation aucune. Notre armée entière doit pouvoir subsister et combattre dans les Alpes, s'il le faut ; aux brigades de montagne sont réservés les secteurs les plus élevés, les tâches les plus dures, et cela dès la mobilisation, dans les neiges et les glaciers. C'est pourquoi elles doivent être préparées et entraînées *d'avance* à leur mission spéciale. Les autres, le reste de l'armée, c'est-à-dire le 80 % de nos forces, défendra les Préalpes, les vallées alpestres, les cols d'altitude moyenne et pourra s'aguerrir peu à peu, au contact et à l'exemple des montagnards. Mais, c'est une utopie dangereuse aussi que de vouloir d'emblée transformer en alpins toute notre infanterie. Ce serait l'égalité dans la médiocrité.

C'est folie de faire croire à notre peuple que des Thurgoviens, des Soleurois ou des Jurassiens pourraient être transportés, sans transition, sans apprentissage, au Grand Saint-Bernard, au col du Théodule (3322 m.), ou à l'Umbrail, pour y faire autre chose que piteuse figure.

On a fait à la spécialisation du soldat de montagne des objections d'ordre technique : 1° Les troupes de montagne, triées sur le volet, risquent d'accaparer les meilleurs éléments des autres corps au préjudice de la masse ; 2° on peut, en très peu de temps, instruire des troupes pour la guerre de montagne, si elles sont bien conduites. On apprend aussi bien à tirer et à marcher à la plaine qu'à la montagne.

Il faut éviter de faire du service militaire un sport, l'alpinisme conduit à l'exagération sportive ; l'acrobatie alpestre n'est pas utile à l'armée.

Aucun de ces arguments n'a de valeur. Les brigades de montagne sont recrutées régionalement, ce qui exclut la possibilité d'enlever à d'autres troupes leurs meilleurs éléments. Toutefois, il est prévu que les hommes inaptes au service en montagne peuvent être versés dans d'autres unités. Car l'alpin est un spécialiste qui doit posséder des aptitudes spéciales.

Une troupe instruite en montagne sera toujours utilisable en plaine, mais *le contraire n'est pas vrai*.

3<sup>o</sup> Les opérations dans les Alpes n'ont qu'un caractère accessoire et la décision ne peut intervenir que dans la plaine où se jouera le sort du pays.

A cet argument, on peut répondre en citant Jomini : « Les positions centrales qui forment un angle saillant vers l'ennemi, comme la Bohême et la Suisse, sont les plus avantageuses, parce qu'elles mènent naturellement à l'adoption des lignes intérieures et facilitent les moyens de prendre l'ennemi à revers. »

En 1802, Bonaparte répondait à l'Avoyer de Mulinen, représentant de la Suisse : « Je ne livrerai pas à l'Angleterre ces formidables bastions des Alpes, que la coalition européenne n'a pu, en deux campagnes, arracher à nos soldats épuisés... »

Et surtout, aucun argument ne peut prévaloir contre le fait que les Alpes couvrent un bon tiers de la Suisse, et qu'aucun système de défense n'est possible sans qu'il soit tenu compte de ce fait.

Cependant, on constate que partout, dans toutes les divisions, les recrues d'infanterie de montagne sont mélangées aux recrues de plaine et ne reçoivent plus d'instruction spéciale. Elles sont versées dans leurs unités sans avoir la moindre idée de leur métier.

Quelques jours passés dans le Jura ne sont d'aucune utilité, car c'est au-dessus de deux mille mètres que commence le domaine de l'alpin. Ce n'est pas plus non une « grande course » aux Ormonts, dans la belle saison, ni une promenade sans fusil et sans sac aux Diablerets, ni des tirs de combat à Bretaye ou à Sigriswil qui peuvent transformer en alpins des gens de la plaine et même des recrues nées dans les régions alpestres.

La guerre mondiale a prouvé d'une façon éclatante qu'il était aussi impossible d'improviser un alpin qu'un aérostier ou un marin.

Les Allemands, qui n'avaient pas de troupes de montagne, ont créé le corps des Alpes et celui des Carpathes, admirablement équipés et entraînés, recrutés en Bavière et parmi les alpinistes des villes, instruits dans les Alpes du Tyrol par des instructeurs-spécialistes.

On a constaté partout, sur tous les fronts, la supériorité des troupes alpines sur les autres, sur leur propre terrain, et même sur tous les terrains. On les plaçait dans les secteurs les plus importants ou les plus inaccessibles. On les employait aux coups de mains les plus hardis, pour rétablir les situations les plus désespérées. Les exploits légendaires des alpins français, les diables bleus, dans les Vosges et en Haute-Italie, des « alpini » italiens, des chasseurs impériaux autrichiens et tyroliens, de la frontière suisse à l'Adriatique, ont immortalisé ces corps d'élite.

D'où vient cette solidité à toute épreuve, cet esprit de corps, ce « moral » splendide des alpins ?

De l'existence qu'ils mènent en temps de paix, déjà, environnés de dangers, en lutte constante avec une nature hostile, dans la fièvre d'une perpétuelle campagne. Cet entraînement exceptionnel hausse les âmes avec les énergies, il fait battre plus ardemment les cœurs. « Nulle part à la guerre, a dit le général Canonge, la connaissance du terrain et la croyance dans la puissance morale, reposant sur une mutuelle confiance, mieux encore sur une affection réciproque entre chef et subordonnés, ne jouent un rôle si grand qu'à la montagne. »

Cette année encore, les mitrailleurs des régiments d'infanterie de montagne 5 et 6 ont été instruits à Genève, ce qui, pour le commun des mortels, semble une aberration. Ainsi donc, on promène des convoyeurs et des mulets sur la plaine de Plainpalais et dans les prés de Plan-les-Ouates. On entraîne des troupes destinées à la défense de la frontière des Alpes sur le terrain le plus complètement dépourvu de montagnes que nous ayons en Suisse. Ces hommes, dont tout l'équipement est adapté aux exigences des hautes régions, sont condamnés à traîner leurs triples semelles ferrées sur les grandes routes et à contempler comme une terre promise le dos pelé du Salève, de l'autre côté de la frontière, et par les jours clairs le Mont-Blanc lointain et mystérieux.

C'est pitié que de rencontrer les mulets d'Evolène et de Saint-Luc trotinant dans les terrains vagues de la banlieue, avec leurs bâts et leurs charges pittoresquement échafaudées. Ils ont l'air en exil, et rien n'est plus lamentable que ce dépaysement.



\* \* \*

Dans l'*Allgemeine schweiz. Militärzeitung* du 25 décembre 1926, on signalait « la tendance de plus en plus marquée de former et d'utiliser les troupes de montagne en plaine. Elle provoque l'étonnement, la stupeur même de la troupe. Faut-il voir dans cette tendance un hasard ou un système ? »

Les officiers d'infanterie de montagne, justement peïnés par les mesures incompréhensibles qui affaiblissent la valeur de leurs unités, par le marasme dans lequel on les laisse croupir, expriment leurs inquiétudes dans la presse militaire et dans les conversations privées. Ils insistent sur l'inaptitude complète au service en montagne des jeunes classes qui ont été instruites en plaine. Ils reconnaissent qu'on ne peut faire aucun reproche à ces hommes ; ils n'ont pas appris leur métier, ils n'en ont jamais eu l'occasion.

Ces dernières années, dans les cours de répétition, les convoyeurs, par exemple, se sont montrés incapables de conduire leurs bêtes de somme dans les sentiers étroits. On risquait continuellement la vie de gens et bêtes.

Le major Simon — commandant du groupe mitrailleurs mont. 2, raconte qu'en 1924, ses compagnies exécutèrent avec entrain, par le mauvais temps, avec paquetage complet, une marche sur route d'Andermatt à Obergestelen (24 km. et 1000 m. de différence de niveau). Une semaine, après, ces mêmes compagnies prirent part aux manœuvres du Gothard, entre 2000 et 3000 m. dans le massif du Dallenstock. Le tableau changea du tout au tout. Ces « alpins » qui avaient si crânement marché sur les grandes routes, se montrèrent inemployables à la haute montagne. Impossible d'exécuter les ordres reçus. Il fallut commencer par leur apprendre à la hâte les formations de marche et tactiques, l'usage du bâton, la marche dans les parois de rochers, la façon de franchir les arêtes, d'aborder les névés, d'éviter les pierres roulantes. On perdait un temps considérable dans les passages un peu scabreux, à tendre des cordes, à marquer les prises. Une simple traversée de glacier, jeu d'enfant pour les anciens du Gothard, devenait une entreprise périlleuse pour ces novices, dont chaque pas trahissait la maladresse et l'énervement. Grâce à l'intervention conti-



nuelle des officiers bons montagnards, on évita de graves accidents.

En 1925, des sentiers muletiers pratiqués par de longues colonnes pendant le service actif, sont déclarés impraticables, parce que les officiers n'osent pas s'y aventurer avec des hommes déprimés par une nature brutale et des obstacles nouveaux pour eux.

Des chevaux de bât se cassent les reins par la faute de leurs conducteurs inexpérimentés. Ces hommes, racontent les officiers, sont empruntés dans toutes les situations, ils souffrent des nuits de bivouac parce qu'ils ne savent pas se débrouiller. Et cependant la bonne volonté ne manque pas.

Quelques années ont suffi pour transformer ces belles compagnies de mitrailleurs de forteresse, autrefois composées d'intrépides montagnards, en une troupe qui a perdu confiance en elle-même. — La décadence va vite.

*(A suivre.)*

V.

